COLLEGE DE STE-ANNE

INAUGURATION SOLENNELLE

DE

L'ORGUE DONNÉ A LA CHAPELLE

PAR LES ANCIENS ÉLÈVES

3-4 Mars 1886

Cent exemplaires

No. 8

CO

IN

L'O

COLLEGE DE STE-ANNE

INAUGURATION SOLENNELLE

DE

L'ORGUE DONNÉ A LA CHAPELLE

PAR LES ANCIENS ÉLÈVES

3-4 Mars 1886

IN

I

C
tem
cou
d'ab
l'ap
pers
lieu
mie
la p
cun
des

Pa
ferm
vier

INAUGURATION SOLENNELLE

DE L'ORGUE

DONNÉ A LA CHAPELLE

PAR LES ANCIENS ÉLÈVES

3-4 Mars 1886

Cette fête annoncée depuis longtemps a pu enfin avoir lieu jeudi le 4 du courant. Diverses raisons en avaient d'abord fait retarder le jour, quand l'apparition d'un terrible fléau dispersa les élèves de Ste. Anne, au milieu du mois de décembre. L'épidémie fit de nombreuses victimes dans la paroisse, mais heureusement aucun des directeurs, des maîtres, ni des élèves n'en fut atteint.

Par prudence on avait cru devoir fermer les classes jusqu'au vingt janvier où elles furent rouvertes. La

confiance étant tout-à-fait revenue et tout danger de contagion disparu, on fixa au quatre de mars l'inauguration et la bénédiction du nouvel orgue. Mais un dernier contre-temps nous était réservé. La terrible tempête de neige des derniers jours de février vint à son tour déranger les plans de ceux qui en très grand nombre s'étaient proposé d'assister à la cérémonie. Les communications complètement interrompues en certains endroits ou très irrégulières dans d'autres, ne permirent qu'à quelques anciens élèves, seulement, prêtres et laïques, de se rendre à Ste Anne.

En dépit de toutes ces difficultés la fète à pu avoir lieu jeudi, le 4 du courant et n'en a pas moins été très belle au dire de ceux qui y ont assisté.

Le progamme comportait d'abord une séance solennelle de l'Académie de St. Thomas d'Aquin, destinée à faire connaître et à recompenser publiquement le travail des élèves qui

se sont distingués par le nombre et l'excellence de leurs devoirs. Le discours du président, le rapport du secrétaire sont souvent remarquables par la forme autant que par le fond et sont toujours préparés avec beaucoup de soin.

Puis vient la lecture des devoirs couronnés lus par les élèves qui en sont les auteurs. L'excellence de la tenue des élèves, l'élocution soignée, sont toujours admirées du public qui ne ménage pas ses applaudissements aux jeunes lauréats. On fait ensuite la distribution des grades et des insignes académiques, le ruban vert ou blanc aux aspirants et aux candidats, et la médaille aux académiciens, honneur suprême décerné par l'académie.

La société Ste-Cécile et la fanfare, ces deux éléments indispensables de la vie de collége, font les frais de la partie musicale. Tel était le programme de la soirée du trois de mars, prélude de la fête du lendemain.

La partie musicale fut exécutée par la fanfare, et surtout par la société Ste-Cécile, qui interpréta à la satisfaction des amateurs, divers morceaux choisis, tels que : *Le combat naval*, par Alfred de St Julien ; *France ! France !* Ambroise Thomas ; *Le Saint Hubert*,, par Laurent de Rillé : *A. B. C.* par F. Radoux, de Liège.

Monsieur le supérieur et MM. les directeurs y avaient introduit un élément nouveau.

Une place y était reservée pour un discours fait par un ancien élève choisi pour être l'interprête de ceux qui venaient de doter leur chapelle d'un orgue magnifique. Monsieur H. J. J. B. Chouinard avait accepté ce rôle et dans une lecture d'une demi-heure, il passa en revue les souvenirs de collége de son temps. Quelques paroles de M. le Supérieur terminèrent la soirée et l'auditoire, nombreux malgré le mauvais état des chemins, se dispersa enchanté de

la séance à laquelle il venait d'assister.

A cette séance étaient présents : Les révérends MM. Poiré, Grand-Vicaire, F. X. Delâge, N. Beaubien, J. B. Blouin, Ant. Gauvreau. F. X. Méthot, C. Galerneau, Geo. Beaulieu, Théoph. Houde, C. E. Frenette, C. Bacon, J. R. Desjardins, J. B. Thiboutot, Fern. Dupuis, Geo. Pelletier, Geo. Goudreau, L. D. Guimont, Alf. Dionne, M. Moreau, et F. Bégin.

Le lendemain matin, à huit heures les invités et la communauté au complet se réunirent dans la jolie chapelle du collége qui avait revêtu sa parure de fête. Le Révérend M. Beaubien, curé de St. Pierre, Rivière du Sud, fit la bénédiction de l'orgue et célébra le Saint Sacrifice pendant lequel le chœur des élèves exécuta avec beaucoup de précision et d'entrain un *Kyrie* et un *Gloria* de Mozart, et un *Sanctus* et un *Agnus Dei* de Gounod, accompagnés par le nouvel orgue tenu par le Rév. M. E. Dionne

Les assistants purent apprécier la richesse et la puissance du nouvel instrument construit par M. Mitchell, de Montréal, et dont les connaisseurs font un grand éloge.

Après l'Evangile, le Rév. M. F. Dupuis, professeur de théologie au collège de Lévis, et ancien élève de Ste Anne, fit le sermon du jour prenant pour texte ces paroles des psaumes : " *Laudate eum in chordis et organo...omnis spiritus laudet Dominum.* "

Un diner somptueux servi au collège termina les réjouissances de la journée.

Nous publions le discours de M. Chouinard et le sermon du Rév. M. Dupuis qui, avec l'orgue, resteront comme un témoignage de la reconnaissance des anciens élèves du collège de Ste Anne pour leur *Alma Mater*.

Québec, Mars 1886.

I.—SÉANCE ACADÉMIQUE,

3 MARS 1886.

DISCOURS DE M. H. J. J. B. CHOUINARD, ANCIEN ÉLÈVE

Monsieur le Supérieur,

Mesdames, Messieurs,

Le 5 septembre 1860, un enfant de dix ans conduit par un vieillard qu'il honorait du titre de grand-père, franchissait pour la première fois le seuil de cette maison et venait s'inscrire comme élève de seconde au cours anglais. Ce fut un moment bien solennel que celui des adieux. L'enfant qui n'avait jamais quitté la maison paternelle, éprouva un rude serrement de cœur quand les portes du collége se refermèrent sur lui ; et cette séparation, le premier grand chagrin de sa vie, fut d'autant

plus cruelle qu'elle était accompagnée d'un sombre pressentiment trop tôt hélas ! réalisé. Car, en effet, le petit-fils et l'aïeul ne devaient plus se revoir sur cette terre. Mais la bienveillance et la sollicitude de ceux qui allaient remplacer ses parents bien-aimés, la nouveauté de cette vie de collége, la joie bruyante et la gaieté expansive de ses compagnons d'étude et de jeu dissipèrent peu à peu les tristesses des premiers jours. Et sans oublier les douceurs de la maison paternelle, il conçut un vif attachement pour cette demeure qui allait pendant trois années lui être si hospitalière.

Cet élève nouveau de la rentrée de septembre 1860, c'était...... Monsieur le Supérieur, celui que vous avez appelé à l'honneur de porter la parole dans cette circonstance solennelle : c'était moi. Et au moment où je vous parle, je n'ai qu'à jeter les yeux autour de moi pour me trouver à l'aise dans cette salle

témoin de nos exercices et de nos jeux, où je rencontre des figures connues, des traits vivants encore dans ma mémoire, ceux de quelques-uns de mes anciens maîtres, et ceux de condiciples que je suis fier de compter encore au nombre de mes amis.

Mais quel est donc cet attrait irrésistible qui m'a ramené vers ces lieux bénis où j'ai passé trois des plus heureuses années de ma vie ? Quelle puissante influence nous a arrachés nous, *les anciens*, à nos labeurs quotidiens, au tracas des affaires pour nous faire participer à cette fête de famille dont le caractère à la fois religieux et artistique contraste d'une manière si étrange avec les réjouissances et les divertissements du monde où nous vivons ?

Messieurs, nous sommes ici, ce soir, pour répondre à une invitation dont la franche cordialité nous a fait apprécier davantage tout le

prix, puisqu'elle nous permet d'accomplir en même temps un devoir de gratitude et de piété filiale; nous sommes venus ici nous recueillir et songer aux temps déjà lointains, suivant en cela le précepte que vous avez souvent entendu développer pendant les heures sérieuses des retraites de collège : " *Memento dierum antiquorum. Souvenez-vous des jours anciens.* " Nous sommes venus enfin pour raviver dans nos cœurs les chers souvenirs de notre adolescence et de notre première jeunesse, pour en faire jaillir un cri de reconnaissance pour nos parents bien-aimés et pour nos anciens maîtres, et pour puiser à cette source féconde en souvenirs des enseignements et des leçons.

Douces réminiscenses du foyer de la famille! heures radieuses de notre enfance! impressions sérieuses et profondes de notre jeunesse! revenez donc en foule à notre esprit! Repassez devant nos yeux attendris

et charmés, et soyez à nos fronts fatigués de porter la chaleur et le poids du jour la brise refraichissante qui repose et qui console !

Voici d'abord la maison paternelle. Qu'elle ait été une riche demeure ou seulement une humble chaumière elle nous apparait à tous comme entourée d'une resplendissante auréole. Il en sort une lumière dont le rayonnement éclaire et illumine toute la vie. C'est là que nos yeux s'ouvrant pour la première fois à la lumière de la terre ont rencontré le regard de nos parents bien-aimés et se sont reposés avec amour et confiance sur les traits de ceux à qui nous devons la vie. Ah ! qui dira les trésors de tendresse qu'ils nous ont prodigués dans cette époque de la première enfance pendant laquelle notre frêle existence a lutté contre la faiblesse, la souffrance et la maladie ! Qui dira les soins vigilants, la sollicitude inquiète prodigués à tous les ins-

tants, sans que ni les veilles, ni les fatigues, aient pu lasser la patience de leur amour, sans espoir d'autre récompense que la satisfaction de recueillir un premier sourire, d'entendre bégayer quelques mots d'amitié, et d'être les premiers à guider nos pas chancelants et incertains. Mais en même temps qu'ils aident au développement de la vie du corps, voyez avec qu'elle attention ils surveillent les premières manifestations de l'intelligence, les premières lueurs de la raisons. C'est que la paternité chrétienne a vu dans cet enfant plus qu'un être périssable. Elle a vu briller sur ce jeune front comme un rayon divin, une radieuse étincelle ; elle a reconnu la présence de l'âme. Et, sans négliger le soin du corps mortel, elle va désormais cultiver les dons précieux déposés en germe dans cette plus noble moitié de notre être qui est douée d'immortalité.

Bientôt les traits saillants du ca-

ractère apparaissent, et la douce influence de la mère et la sage autorité du père corrigent, tempèrent ce qu'ils ont d'outré, et y ajoutent ce qui leur manque en force et en énergie.

Cette riche nature est maintenant préparée pour la transformation qui va s'opérer. L'enfant a reçu de sa mère les premières notions de la religion : il sait déjà prier, il sait obéir, il a le respect des choses saintes, de l'autorité. Son cœur s'ouvre volontiers à la reconnaissance, à la pitié ; il connaît le pardon des injures ; et sa volonté fortifiée par sa foi et sa piété naissantes est assez courageuse pour subir les premiers orages des passions. Le voilà prêt pour une vie plus indépendante. Et puis les leçons du foyer domestiques ne suffisent plus à satisfaire la soif de savoir qui s'éveille dans cette jeune intelligence.

L'enfant franchit le seuil de l'école où déjà l'appellent les cris

joyeux de ses petits compagnons, ses émules et ses devanciers. Pauvres mères ! que vos cœurs vont souffrir ! car vous pressentez qu'un moment solennel approche. Ces blonds chérubins que vous n'avez jamais perdus de vue, ils vont vous échapper, d'abord pour courir à leurs jeux, puis pour passer sous la surveillance du maître qui va leur apprendre les rudiments des lettres et des sciences. C'est l'ère des séparations qui commence. Et Dieu seul sait les amertumes et les chagrins qui vous briseront le cœur pendant que vous parcourerez cette voie sanglante où vous laisserez une part de vous mêmes aux ronces et aux épines du chemin. Mais prenez courage ; car ceux à qui vous aller confier vos chers enfants ne les conduiront que dans la voie droite. Comme vous, ils leur apprendront à connaître deux chemins : celui qui conduit à l'église et celui qui mène à l'école, sans cependant leur faire oublier le sentier plus joyeux

encore qui les ramène au foyer paternel. Et quand ils auront épuisé la science de l'instituteur, ils vous reviendront transformés.

Avec quelle joie vous les avez accueillis quand ils vous revenaient chargés de leur premières couronnes, récompense de leur travail ! Qui sait si ce n'est pas un de ces jours là qu'élevant plus haut les visées de votre ambition maternelle vous avez rêvé d'ouvrir à vos chers enfants la brillante carrière qui conduit aux sommets de la science humaine. Oui ! Messieurs, c'est bien ainsi que les choses se sont passées. Un jour, nos parents bien-aimés obéissant à l'inspiration d'en haut, ont murement délibéré. Après avoir pesé d'un côté les espérances de notre avenir, et de l'autre l'étendue des sacrifices à accomplir pour en assurer la réalisation, ils ont fait pencher la balance du côté le plus favorable pour nous. Le sort en est jeté nous allons commencer nos étu-

des. Puis viennent les préparatifs du départ, le moment si touchant des adieux ; le père, plus grave que d'ordinaire, refoulant ses émotions pour nous remettre entre les mains de nos nouveaux maîtres ; la mère étouffant ses sanglots pour ne pas nous enlever notre courage, et ne pas trop attrister la dernière entrevue. Ce jour là, Messieurs, nous commencions l'apprentissage de la vie, dans ce vaste atelier des intelligences et des caractères qui s'appelle le collége.

Et quel monde nouveau pour l'enfant que cette vie du pensionnat si différente de celle de la famille et de l'école. L'aspect même extérieur de ces vastes édifices, ces salles spacieuses, ces superbes promenoirs, ces longs corridors, auxquels la maison paternelle ne nous avait pas aecoutumés, ces maîtres graves et recueillis, ces troupes d'enfants éveillés et tapageurs passant si facilement du silence de l'étude et de

la prière aux divertissements bruyants des récréations, tout cela contribue à frapper l'imagination. Puis, cette chapelle intérieure, symbole du recueillement au milieu de l'agitation, et dans laquelle on revient souvent comme pour se rappeler à chaque instant du jour le but élevé de l'éducation : la découverte ou plutôt la conquête de la science humaine qui, bien comprise, nous ramène toujours vers Dieu et jamais ne nous en éloigne : " *Tendimus in altum.* " Enfin cette cloche dont l'impitoyable régularité ne se lasse jamais de nous dire l'emploi de chaque heure, de chaque minute de la journée ; cette cloche qui annonce du même ton la tristesse et la joie, le travail et le repos ; cette cloche enfin dont la voix, incarnation vivante de l'idée du devoir, résonnera encore à nos oreilles longtemps après la fin de notre vie de collège, quand la Providence nous aura conduits dans la carrière où elle nous appelle ; cette voix, mes jeunes amis, nous

paraît monotone, souvent même ennuyeuse quand elle contrarie nos désirs. Mais un jour vous la bénirez comme nous, car vous lui devrez des habitudes régulières, cet élément indispensable de toute vie bien ordonnée Quand elle résonnera trop tristement à vos oreilles, dites-vous que c'est le glas funèbre de vos caprices d'autrefois ; dites-vous qu'elle vons apporte une grande nouvelle : c'est que vous, les privilégiés parmi les enfants, à un âge encore tendre l'on vous considère comme étant devenus des hommes. On le voit bien au soin extraordinaire qu'apportent l'Eglise et l'Etat quand ils traitent les questions qui touchent de près ou de loin à l'éducation supérieure de la jeunesse. Comment du reste l'Eglise et l'Etat pourraient-ils rester indifférents à votre avancement intellectuel et moral, vous qu'ils considèrent comme l'espoir de la patrie. L'Eglise ne nous défend pas d'aimer la patrie terrestre, et dans notre pays si libre

et si chrétien l'Etat soigne volontiers nos intérêts matériels sans nous forcer à renoncer aux biens plus précieux de la vie à venir. Ces deux puissances réunies veillent d'un œil attentif sur l'avenir de nos maisons d'éducation parceque c'est de là que l'Eglise tirera ses pontifes et ses prêtres, et l'Etat viendra y recruter les hommes de talent et de savoir susceptibles d'être de grands citoyens. Ainsi comprise, messieurs, la carrière collégiale revêt un aspect de grandeur qui commande et attire le respect.

Pour élever ces générations choisies il faut des maîtres dignes et capables de remplir cette grande et délicate mission, et c'est l'Eglise qui sera la pépinière féconde d'ou sortiront les apôtres de notre enseignement supérieur. Depuis le jour où les révérends pères jésuites ouvraient les classes de leur collége à Québec, où Mgr de Laval consacrait sa fortune et ses veilles à la fondation du

Séminaire de Québec, où les MM. de St. Sulpice inauguraient le collège de Montréal, notre pays a vu surgir comme par enchantement une véritable floraison d'institutions enseignantes, souvent écloses, réchauffées, et développées au foyer des presbytères, par les soins de prêtres zélés qui voulaient assurer aux générations futures les avantages dont ils avaient eux-mêmes joui.

Au moment marqué par la Providence apparaissent les fondateurs dont les noms bénis sont inscrits d'un consentement unanime sur la pierre angulaire de l'édifice. Puis viennent les continuateurs de leur œuvre, ceux qui de génération en génération viennent consacrer les années de leur jeunesse sacerdotale à cultiver, à agrandir le champ défriché par leurs prédécesseurs. Ceux-là je n'ai pas besoin de les nommer : vous les connaissez comme moi. Un grand nombre ne sont plus ici.

Beaucoup trop hélas ! de ceux que nous avons connus ont scellé du sacrifice de leur santé et trop souvent de leur vie leur héroïque dévouement à la cause de l'éducation. Et si nous jugeons le mérite de ceux qui les remplacent à ce poste d'honneur par les résultats de leurs efforts, comme nous pouvons les constater dans les succès de votre académie de St Thomas d'Aquin, vous êtes comme nous, *les anciens*, débiteurs d'une somme de reconnaissance que les actes de notre vie entière ne suffiront pas à acquitter. Après les maîtres, les bienfaiteurs. Les plus connus sont ceux dont le nom resplendit sur le marbre en caractères ineffaçables. Mais ils sont bien plus nombreux ceux qui par un excès de modestie se résignent avec peine à voir figurer leurs noms même dans les annales encore inédites du collège. Leurs dons généreux n'en sont pas moins venus à propos cimenter les pierres de ces majestueux édifices, et donner ainsi

un nouveau témoignage de leur amitié ou de leur piété filiale. Qui sait si, parmi ces offrandes qui rappellent l'inépuisable charité des premiers temps de l'Eglise, nous ne retrouverions pas les dernières parcelles d'un patrimoine de famille, monument de l'affection et de la sollicitude d'un archevêque, en qui le collège a rencontré un père.

D'autres enfin n'appartiennent pas encore au domaine de l'histoire parceque Dieu semble se plaire à récompenser leurs vertus et leur dévouement en prolongeant leurs jours au délà des limites ordinaires de la vie, et assez longtemps, espérons le, pour que nous puissions déposer sur leurs fronts avec une pompe royale la couronne des noces de diamant. C'est le souhait que nous formons tous pour les deux vénérables vieillards dont la présence rehausse l'éclat de cette fête. (1)

---

(1) Le Rev. F. X. Delâge, ancien curé de l'Islet, qui, il y aura bientôt 45 ans, pronon-

En faisant revivre ces souvenirs qu'ai-je fait MM. si ce n'est raconter brièvement l'histoire du collège de Ste-Anne, pour vous conduire à sa splendeur, à sa prospérité d'aujourd'hui.

Notre cher collège avec ses restaurations magnifiques est maintenant plus en harmonie que jamais avec le cadre superbe que lui faisait déjà la nature si riche ici en paysages. Solidement assis sur ce rocher puissant si bien choisi comme site d'une maison d'éducation, il peut braver les efforts du temps, tandis que le voisinage de la montagne semble le mettre à l'abri de la tempête. D'un côté le regard se repose sur de fertiles campagnes, et de

---

çait le 8 mai 1841, un magnifique discours à la bénédiction de l'aile occupée par le cours anglais. M. Delâge compte près de 58 ans de prêtrise.

Le Rév. M. C. E. Poiré, Vicaire-Général, curé de Ste-Anne, bienfaiteur insigne du collège. M. Poiré, compte 53 ans de prêtrise.

l'autre se promène à l'aise sur les flots majestueux de notre grand fleuve. A quelques pas d'ici les sentiers rocailleux de la montagne abondent en points de vue magnifiques et nous conduisent à des endroits chers à vous, mes jeunes amis, comme à nos contemporains.

Voici *la grotte des fées* que nos imaginations naïves peuplaient d'êtres fantastiques. Un peu plus loin *la cabane aux lièvres* et d'autres d'origine plus récente, et dont les abords difficiles ont été rendus plus aisés par des travaux dont Vauban se fut enorgueilli. Dans le lointain apparaissent d'un côté le cap Martin, but fréquent de nos excursions de pêche, et de l'autre la montagne Thiboutot dont nos chants joyeux ont si souvent réveillé les échos.

Plus près d'ici, je retrouve nos jeux de balle, le vaste champ où les amateurs de *barres* se disputaient la palme de la victoire, les parterres des *latins*, où ces graves personnages

renouvelaient les promenades des péripatéticiens de jadis dans les jardins d'Académus, puis les carrés moins savamment dessinés sur lesquels les horticulteurs en herbe du cours anglais s'évertuaient pour gagner dans la science du jardinage des couronnes qu'ils n'avaient pu conquérir dans le domaine de la science ou de la sagesse.

Chaque saison ramenait avec elle son cortège accoutumé de divertissements et de plaisirs. Pour les jeunes, il y avait bien les courtes promenades, souvent dirigées vers cette magnifique résidence du Moulin dont les traditions hospitalières sont encore gardées avec honneur ; il y avait bien les glissades dont les cahots mesurés avec prudence pour nous, " *les petits* ", donnaient juste assez d'émotions pour entretenir notre activité. Mais il fallait voir les émouvantes péripéties qui se déroulaient chaque jour sur l'immense parcours des glissoires de

messieurs " *les latins* ". On y voyait en action toutes les évolutions, les chûtes, les rencontres foudroyantes des planêtes. Si quelque malheureux en revenait les traits crispés par la souffrance et osait se plaindre d'avoir, dans sa course échevelée donné de la tête contre une comète, et vu des myriades d'étoiles, les joyeux quolibets de ses camarades le consolaient bientôt de sa mésaventure.

Enfin j'entrevois aux dernières limites de l'horizon les chemins tortueux qui nous conduisaient, nous *les anglais*, comme nous nous appelions alors, au petit lac, tandisque nos aînés s'aventuraient jusqu'au " *Bras* " ou même jusqu'au " *Grand Brulé.* " D'autres fois notre humeur voyageuse nous faisait pousser une reconnaissance jusqu'aux Iles de St-Pacôme ou mieux de la Rivière-Ouelle, pour aller célébrer la fête de M. le Supérieur du temps, ou à la pointe de la Rivière-Ouelle, aux

rochers si fameux qui gardent l'empreinte des pas de voyageurs d'un autre âge, et qui ont inspiré des pages si belles à l'un des plus illustres élèves de Ste-Anne, l'auteur des " *Légendes Canadiennes*," le chantre de " *La Jongleuse.* "

Quand nous revenions de ces courses d'été, quelles splendides soirées nous passions ensemble, en plein air, en causant des amusements de la journée. Le calme avait remplacé l'agitation joyeuse. Bientôt les sons argentins de l'impassible sentinelle aérienne venaient nous annoncer l'heure du repos. Nous nous dirigions vers l'escalier monumental que vous connaissez comme moi, et là prosternés aux pieds de la Madone, dont l'éclatante blancheur tranchait si bien sur la sombre verdure qui l'entoure, dans cette oasis fleurie dont vos mains pieuses entretiennent encore la fraîcheur et l'éclat, nous alternions nos chants avec nos prières, et nos voix

fortifiées par cet air pur et par les brises vivifiantes de la mer faisaient vibrer les flancs de la montagne sous leurs accords puissants.

Messieurs, vous avez conservé ce pieux usage et comme nous vous avez contemplé cet admirable spectacle dont rien ne peut peindre la splendeur, si ce n'est pourtant cette incomparable page de Chateaubriand, qui décrit la prière et les chants du soir de tout un équipage sur le pont d'un navire en pleine mer. Vous savez combien M. Painchaud admirait l'auteur du " *Génie du Christianisme* " et la lettre autographe qu'il reçut de lui orne encore aujourd'hui les murs de la " *Salle Elémentaire.* " J'ai souvent pensé aux nombreux points de ressemblance faclles à saisir entre ces deux tableaux. Ne vous semble-t-il pas que, dans ce moment solennel, l'âme bienheureuse de notre fondateur doit revenir pour planer sur cet endroit béni ? Ne vous semble-

t-il pas que, fidèle à l'admiration de toute sa vie, cet homme supérieur qui s'intitulait avec tant de modestie " *Un pauvre canadien inconnu,* " que ce trop modeste curé de campagne devenu le fondateur d'une puissante institution littéraire qui continue l'œuvre chère à son esprit délicat et cultivé, doit se complaire dans ce parallèle dont les objets vous sont familiers ? En effet, l'ordre qui règne sur le navire, les trésors qu'il renferme, l'autorité sage et ferme qui le dirige, la discipline de l'équipage nous fourniraient plus d'un rapprochement avec cet autre navire qui porte dans ses flancs des destinées plus chères encore à la Religion et à la Patrie.

Mais si nous étions gais à nos heures, n'allez pas croire, MM., que nous ne pensions qu'au plaisir. Ce qu'il y a d'étonnant dans l'éducation collégiale, c'est la merveilleuse élasticité qui lui permet de passer presque sans transition " *du grave au*

doux, du plaisant au sevère." Nous travaillions sérieusement, vous pouvez m'en croire, vous qui connaissez le vaste champ d'études ouvert à notre activité et j'en appelle au souvenir des témoins de ces fêtes brillantes qui terminaient l'année et pendant lesquelles, au millieu de l'entrain de nos camarades enthousiasmés par l'approche des vacances nous venions dans cette salle même, sous les regards émus de nos parents et aux applaudissements d'un nombreux et sympathique auditoire, recueillir des couronnes dont la conquête pacifique n'avait coûté le sang ni les larmes de personne, si ce n'est toutefois celles plus faciles à consoler de nos compétiteurs malheureux. Je suivais les classes du " *cours anglais* ", comme nous disions alors, du " *cours commercial et industriel* " comme vous dites, avec plus d'exactitude, je crois, aujourd'hui. Nous apprenions la grammaire française, la géographie, l'arithmétique, la la tenue des livres, l'architecture, le

dessin linéaire, le perspective ; l'étude raisonnée et la pratique de la langue anglaise complétaient ce vaste ensemble de connaissances que je ne fait qu'ébaucher. Pour ceux qui se destinaient au commerce, à l'industrie, à l'agriculture, c'était un cours complet en lui-même A ceux qui voulaient pousser plus loin leurs études, le cours *latin* offrait, dans les six années requises pour le développement de son programme, libre carrière à leur légitime ambition d'apprendre.

Pour moi, messieurs,ma vie d'élève de Ste-Anne finit ici. La volonté de mes parents m'appela à suivre ailleurs le cours classique qui devait être le complément de mon éducation. Mais en disant adieu au Collège de Ste-Anne et à mes condisciples. je ne les quittais pas pour toujours. J'emportais d'ici un souvenir dont le temps n'a pas affaibli l'intensité. Le jour où je franchis le seuil du Séminaire de Québec pour

terminer mes études, je sentis la puissance des liens qui m'avaient attaché à mon ancien collége, et j'ai toujours confondu depuis dans un même amour, ces deux institutions vénérables, nées d'une même pensée généreuse, et poursuivant avec le même succès, le même dévouement et le même esprit de sacrifice, la même carrière utile et glorieuse.

Aussi, M. le Supérieur, est-ce avec un véritable bonheur que j'ai entendu votre appel réclamant mon faible concours pour cette fête solennelle, et qui venait bien à propos me rappeler la place honorable que vous me gardez encore à ce foyer dont mes anciens maîtres m'avaient fait apprécier l'hospitalité, et m'apporter une consolatiou dans la terrible épreuve que j'allais avoir bientôt à subir.

J'ai cru, en venant participer à votre belle fête, pouvoir acquitter ainsi, dans la faible mesure de mes forces, la dette de reconnaissance

que ma famille avait contractée envers le collège de Ste-Anne. Car c'est ici que mes deux frères moissonnés à la fleur de l'âge, et moi-même l'aîné et le seul survivant des trois, nous étions venus commencer, à des époques différentes, ce que j'appelais tout à l'heure l'apprentissage de la vie. Bien plus, notre passage dans cette sainte maison avait été marqué par un acte solennel qui laisse dans toute vie chrétienne des traces ineffaçables. C'est ici que tous les trois nous avions fait notre première communion.

Ce matin, pendant les longues heures du voyage, faisant effort sur moi-même pour me soustraire au bruit et aux préoccupations extérieures, je cherchais à reconstruire le passé. Je me retrouvais au 5 septembre 1860, suivant pour la première fois ce même chemin. Un peu plus tard en 1866, j'y passais encore conduisant ici mes jeunes frères maintenant unis dans la mort comme ils

étaient unis dans leurs études et dans toutes les phases de leur trop courte vie. A mesure que j'approchais du terme du voyage j'éprouvais de plus en plus cette sensation étrange qui empoigne le voyageur au moment où, après une longue absence, il aborde aux rivages de la patrie, qui étreint le cœur de l'enfant quand il voit surgir dans le lointain la maison paternelle. Bientôt je reconnus les champs fertilisés par le travail de plusieurs générations parmi lesquelles ont vécu mes ancêtres maternels. Voici le florissant village qui forme à l'église une si brillante couronne. Puis la montagne et le dôme du collège où j'ai cru voir flotter votre drapeau sur lequel on devrait incrire ces mots qui siéraient bien comme devise à tous nos établissements d'éducation, ces paroles si belles de l'antiquité qui peignent mieux que toutes autres l'œuvre nationale qu'elles accomplissent et résument les enseignements que nous y avons reçus :

“ Ituri in aciem et majores et posteros cogitate. ” “ Quand vous irez aux combats qui vous attendent, souvenez-vous de vos ancêtres : songez à la postérité !” Oui, messieurs, c’est ici que nous sommes venus étudier les exemples et les leçons que nous ont légués nos ancêtres afin de préparer dignement notre carrière et qui sait peut-être l’avenir de notre chère patrie.

Usant du privilège de votre chaleureuse hospitalité, je vous demande, M. le Supérieur, la permission de pénétrer jusqu’au cœur même de votre maison, et tous ensemble anticipant sur la fête de demain entrons dans la chapelle dont les voûtes vont résonner sous les accords puissants de cette grande voix qui chante si bien les joies et les tristesses de l’Eglise et de notre pauvre humanité ; de cet orgue autre monument de la reconnaissance et de le générosité des anciens élèves de Ste-Anne, nouveau témoignage de leur estime décerné à cette insti-

tution qui nous est si chère, éclatante manifestation de leur piété, qui leur assure en permanence dans le temple divin une voix pour redire à chaque instant leur foi, leur espérance et leur amour.

Une parole éloquente nous dira demain les ineffables harmonies qui relient le ciel avec la terre, et notre cœur ému se reportera sans peine au temps déjà loin où cette chapelle nous rassemblait dans des jours solennels comme celui-ci. C'étaient d'abord les exercices du Dimanche, les retraites, les prières de chaque jour ; quelquefois des tentures de deuil remplaçaient sur l'autel les riches parures de l'archiconfrérie. Mais c'est à la fête de St-Louis de Gonzague, ce grand jour des nouveaux communiants, que la chapelle se transformait en vestibule du paradis. Les parfums des fleurs et de l'encens, les chants pieux, la parole ardente de ce vétéran du sacerdoce,

prédicateur longtemps attitré de cette belle fête, dont la voix encore vibrante retrouvait les accents oratoires de sa jeunesse, nous ravissaient davantage, et nous sortions de là plus affermis dans la foi, plus courageux pour l'étude et la pratique du bien.

Il en sera ainsi, messieurs. quand nous repartirons au sortir de la cérémonie religieuse de demain. Nous remporterons avec nous des souvenirs et des enseignements précieux, et quand nous retournerons au tracas des affaires, aux luttes de la vie, nous redirons à ceux que nous allons retrouver, ce qu'aura été pour nous la touchante fête qui nous avait réunis, comme le disent si bien ces vers que nous chantions ici autrefois : " *In labore requies, in aestu temperies, in fletu solatium.*" Elle aura été pour nous un repos au milieu du travail, la brise rafraîchissante qui fait oublier la chaleur du midi, la voix qui console au milieu des épreuves sans cesse renaissantes de la vie.

II—FÊTE RELIGIEUSE,

4 Mars 1886.

SERMON DU RÉV. M. F. DUPUIS, PTRE,
ANCIEN ÉLÈVE.

" Laudate eum in chordis et organo ;
Omnis spiritus laudet Dominum. "

" Louez le Seigneur sur le luth et sur l'orgue;
Que tout esprit loue le Seigneur. "
Psaume 159, vv. 4, 5.

Mes frères,

Au moment de terminer le beau livre des Psaumes, le saint roi David invitant une dernière fois toutes les créatures à louer Dieu, fait l'énumération des instruments qui doivent accompagner les chants sacrés. La liste en est longue et belle ; je cite de mémoire :

" Louez le Seigneur, dit-il, avec le psaltérion ou l'instrument à dix

cordes. Louez-le avec le tambour et la flûte. Louez-le avec les cymbales d'un son éclatant. Louez-le aussi avec les cymbales d'un son gai et agréable. Louez-le sur le luth et sur la harpe. Louez-le......Mais que reste-t-il encore ?

N'est-ce pas tout ? Non, M. F. ; dans son enthousiasme prophétique, le même prophète désigne un autre instrument, encore inconnu à cette époque, mais destiné à être plus tard le chef-d'œuvre et l'ornement de nos chapelles, de nos églises, de nos cathédrales et de nos basiliques chrétiennes.— Ce chef-d'œuvre incomparable, vous le savez, c'est l'*orgue :* " Laudate... in organo. "

Or, en ce jour, M. F., j'ai mille raisons de vous répéter ces magnifiques paroles de David : Louez le Seigneur et louez-le sur l'orgue ; car votre orgue est précisément l'objet de cette fête, à la fois religieuse, artistique et fraternelle.

Pour ma part, au moins, je sens le besoin de remercier la Providence du bonheur que j'éprouve en assistant à une solennité si riche en harmonies. En effet, outre l'ingénieuse harmonie des sons qui tout à l'heure remplissaient si agréablement nos oreilles, n'y a-t-il pas ici la douce harmonie des esprits et des cœurs ? Venus de près ou de loin, réunis spontanément sous le même toit, dans la même chapelle, ne sommes-nous pas comme les membres d'une même famille aux pieds de notre *Alma Mater ?* Ne sentons-nous pas que des liens se sont resserrés et que, plus que jamais, il y a entre nous " Cor unum et anima mea ? " *un seul cœur et une seule âme ?* Ah ! pour le moment, je n'en veux pas d'autre preuve, M. F., que la présence de cet instrument au milieu de vous ! Pourquoi ? Parce que l'orgue par lui-même est un symbole d'unité ; et alors,d'après ce principe, s'il est vrai de dire, avec un illustre prélat canadien, que l'orgue, dans

l'Eglise, est le plus magnifique symbole de " l'unité, " n'est-il pas également vrai que, dans votre chapelle, cet orgue, offert par les anciens élèves aux nouveaux, est l'expression la plus belle, la manifestation la plus éloquente de l'unité, de l'union, de la confraternité existant cntre tous les élèves de cette institution ?

Toutefois, M. F., sans me faire davantage, à cet égard, l'interprête de vos propres sentiments et des miens, je désire particulièrement, dans cette instruction, envisager la solennité qui nous réunit, au point de vue de l'art et de la religion, et nous allons considérer rapidement a) ce qu'est la musique dans la nature, b) ce qu'elle est dans l'Eglise, (c ce qu'elle est enfin au ciel.

I.—En premier lieu, la musique est partout dans la nature. Saint Augustin appelle la création un chant magnifique, un grand poème, " magnum carmen." A son tour un

poète païen, frappé des beautés de l'univers, ne peut retenir son enthousiasme : " Le monde, dit-il, est une musique, une admirable harmonie qui chante et loue Dieu." Pareillement le séraphique père saint François d'Assise considérait l'univers comme un clavecin harmonieux dont chaque note murmurait le nom de l'Eternel.

Aussi bien, M. F. dans cet immense concert toute créature a une voix. Depuis le bruissement de la feuille qui tombe jusqu'au grondement de la foudre qui éclate sur nos têtes ; depuis le murmure du ruisseau dans la plaine jusqu'aux formidablcs soulèvements d'une mer agitée, tout dans la nature, tout redit Dieu, sa gloire et son infinie puissance.

En même temps, de toutes ces voix diverses, quels accords variés ! Par exemple, le chant du rossignol ressemble-t-il à celui de la plaintive colombe ? et le souffle de la brise

aux rafales de l'ouragan ? Evidemment non. Ces voix qui nous viennent du bocage, ces bruits qui montent de la mer, ces chants qui s'élèvent de tous les points de l'espace, tout eela est varié, harmonisé, à peu près comme les diverses notes d'un même instrument, ou bien encore comme les sons multiples d'une immense harpe éolienne.—Que dis-je ? Saint Thomas d'Aquin va plus loin encore. Pour lui, en effet, la création est un poème si beau, un chant si incomparable, qu'il n'hésite pas à l'appeler l'expression de la pensée de Dieu, la *parole* même du Verbe divin, " Verbum Verbi, " " Vox Verbi " !

Telle est, M. F., l'harmonieuse et divine beauté de la nature ; telle est, en d'autres termes, la mystérieuse *musique* qu'on entend dans la création.

II.—Déjà elle vous apparaît magnifique, ravissante, sublime ; mais il en est une autre qui peut-être

touche davantage le cœur de l'homme et l'émeut plus vivement : c'est la musique, non plus telle qu'elle est dans la nature, mais idéalisée, cultivée, perfectionnée, musique vocale ou instrumentale, profane ou religieuse, et c'est surtout la *musique* de l'Eglise.

Le fait est, M. F., que, suivant tousles auteurs, la base première et essentielle de l'art musical est précisément le rapport naturel entre les sons et l'âme humaine. Plus donc ce rapport est parfait, plus aussi la musique, l'harmonie qui en résulte, est vraie, expressive, *animée.* La musique, au reste, est l'expression directe des sentiments et des émotions ; et alors, si l'émotion est douce, la musique revêt naturellement un caractère de suavité délicieuse ; mais l'émotion est-elle vive, forte, violente, aussitôt la musique est mâle, énergique, passionnée.

Ah ! il ne manque pas de ces mélodies vraiment inspirées et capa-

bles de remuer l'âme de tout un peuple. Ainsi pour réchauffer le patriotisme au fond des cœurs, quelle n'est pas la puissance magique du chant national ? Pareillement s'agit-il d'exciter les hommes au combat, hé bien ! qu'on entonne l'hymne guerrier, que la fanfare militaire retentisse, et vous verrez tous ces braves, frémissants d'émotion, voler à la frontière avec un enthousiasme indescriptible !

Voilà certes l'un des plus beaux triomphes de la musique profane. Toutefois, M. F., les vrais triomphes de l'art musical, ses grands succès appartiennent avant tout à la musique religieuse, et ils sont véritablement l'apanage de l'Eglise catholique.

Où sont-ils les chants profanes, qu'on peut comparer aux chants sacrés ? Où, des chefs-d'œuvre plus admirables que le *Dies iræ*, le *Te Deum*, le *Stabat Mater*, le *Lauda Sion?* Quelle religion, quelle secte a

produit des artistes plus grands que les Palestrina, les Beethoven, les Haydn, les Mozart ?

D'ailleurs, si la musique profane a aussi ses chefs-d'œuvre, si elle a ses grands artistes, elle les doit, en définitive, à l'Eglise romaine. Car, qui, dans les siècles barbares, a sauvé la musique ? Qui, au IXe siècle, a créé l'harmonie ? Qui en a tracé les règles ? Qui a trouvé le système actuel de notation ? Qui enfin a inventé l'orgue, ce roi des instruments, voix et orchestre tout ensemble, résumant en lui-même l'art tout entier ? Qui ?—L'Eglise catholique romaine—et avouons-le, M. F.,—pour ce dernier chef-d'œuvre, pour l'orgue, elle a vraiment déployé toutes les ressources de son génie.

Aussi quelle merveille !

D'après un grand évêque de France, " l'orgue est, après la voix humaine, l'expression la plus élé-

vée, la plus puissante de la musique de l'homme et de la nature, de la musique de l'Eglise catholique et de la musique du ciel." Car, ajoute le même prélat, " l'orgue interprète admirablement les joies et les angoisses de l'homme ; il chante, il pleure, il gémit, il a ses *voix humaines*. De même, il imite, en les idéalisant, les voix de la nature : il chante comme l'oiseau dans le feuillage, il murmure comme le vent du soir, il gronde comme l'ouragan, il éclate comme la foudre......Enfin, plus que tout autre instrument, l'orgue reproduit les chants du ciel, les divines mélodies et il a ses *voix célestes*."

Ah ! je ne m'étonne plus, après cela, de voir un illustre conférencier de N.-D. de Paris, consacrer à un tel chef-d'œuvre cette page délicieuse : " Le silence, dit-il, plane sous les voûtes mystérieuses et on n'y entend passer que la respiration des âmes et le souffle de la prière....

Tout à coup au milieu de ce silence qui est déjà une harmonie, l'orgue aux cent voix jette au sein des vastes nefs d'immenses vagues sonores: il frémit il soupire, il chante tour à tour. On dirait que toutes ces âmes lui ont prêté leur souffle pour interprêter tout ce qu'elles pensent......Ou encore vous diriez que l'ange de l'harmonie va prendre toutes ces âmes pour les emporter sur ses ailes jusqu'au paradis afin de leur faire entendre cette musique du ciel dont ce concert du temple est l'écho."

Et ainsi, M. F., voilà l'art musical élevé, par le génie du christianisme, à son plus haut point de perfection.

III.—Néanmoins, si magnifique que soit la grande voix de l'orgue, si belle, si céleste, je dirais, que soit la voix de l'homme, surtout dans les sublimes accents qu'inspirent seuls la foi et l'amour divin, comme tout cela pâlit en comparaison de la

musique du ciel et des concerts angéliques ! Que voulez-vous ? — La voix humaine aussi bien que les orgues les plus parfaites, la voix humaine est elle-même un instrument fragile, périssable, incomplet. On a bien pu, il est vrai, affirmer de l'homme, que son âme est " un chant, une harmonie, un cantique incomparable à la gloire de l'artiste divin. " C'est vrai ; et cependant, un écrivain illustre qui peut-être plus que tout autre en ce siècle, avait sondé les profondeurs du cœur humain, un écrivain illustre n'a pu s'empêcher de dire : " Le cœur de l'homme est une lyre où il manque des cordes et où il faut faire entendre les accents de la joie sur le ton cansacré aux soupirs " .... Mais au ciel, M. F., mais dans l'Eglise triomphante, il n'y aura ni larmes, ni soupirs, ni sanglots ; au ciel, ce sera un seul et même chant pour tous : celui de l'allégresse, celui de l'éternel Hosanna ; ce sera,

en toute vérité un cantique *nouveau* " *Cantabunt canticum novum.* "

En même temps quelle variété dans l'expression de ces joies divines !

Au ciel, il y a le chant des Séraphins, debout autour du trône de Dieu, et répétant sans cesse : " Saint, Saint, Saint est le Seigneur ! "

Au ciel, il y a le chant des chœurs angéliques, disant à leur tour : " L'Agneau qui a été immolé est digne de recevoir l'honneur, la gloire, la bénédiction."

Au ciel, il y a aussi l'immense cortége des Vierges chantant un cantique réservé, en " suivant l'Egneau partout où il va. "

Au ciel, il y a enfin le chant de tous les élus, unissant leurs voix transformées et glorifiées aux immortels cantiques de Sion.

O mon Dieu, quels flots d'harmonie vous avez versés dans les hym-

nes éternels de l'éternelle félicité ! Quelle douceur, quelle suavité dans cet ineffable concert, de tous les Séraphins, de tous les Chérubins, de tous les anges, de toutes les vierges, de toutes ces âmes enfin purifiées et transfigurées, vibrant à l'unisson et redisant, dans le ravissement de l'extase, les divines mélodies, les chants de là-haut !

Ah ! dans cette vallée de larmes, au seul souvenir des harmonies incomparables de notre patrie du ciel, faisons silence ; suspendons nos cantiques, comme " les Hébreux suspendaient leur lyre aux bords des fleuves de l'exil "...... Ou plutôt, fidèles à la voix du Prophète royal, donnons-nous un avant-goût des joies du ciel par des fêtes chrétiennes et aux pieux accords de l'orgue, associons nos chants d'allégresse : " *Laudate eum... in organo.* "

Seulement, M. F., rappelons-nous toujours que les chants les plus

beaux sont ceux qui partent d'une âme pure et angélique.

En d'autres termes, l'hymne de l'innocence, voilà, mes chers Elèves, une délicieuse mélodie qui doit monter sans cesse de votre cœur vers Dieu ! Et, veuillez bien le noter, que cette mélodie soit sans aucune dissonance. Pour cela, examinez soigneusement, je vous prie, toutes les fibres de votre âme ; puis, si vous vous apercevez que l'une de ces fibres ne vibre pas bien, n'est pas d'accord avec la voix et les commandements de Dieu, arrachez-la bien vite.

C'est la pensée de Saint François de Sales : " S'il y a en moi une seule fibre d'affection qui ne soit pas pour vous, enlevez-la, ô mon Dieu ! " C'est aussi le vœu ardent du pieux Roi David : " *Psallam... in via immaculata,* " je chanterai vos louanges, Seigneur, dans les seuls chemins semés de tous les lis de l'innocence.

Que ce soit là, ô Mes Frères, vos chants ici-bas, votre unique bonheur, vos chastes joies de tous les jours, “ *Psallam in via immaculata*”... La récompense en sera la possession éternelle d’un séjour où la louange d’un Dieu trois fois saint et les hymnes d’allégresse ne se taisent jamais.—Amen.